

mots la conception la plus originale et la plus féconde de Bichat : l'Analyse histologique de l'organisme.

« Il y a dans l'économie animale, dit M. Flourens, deux ordres de parties : les parties simples et les parties composées, les tissus et les organes, les tissus qui, par leur réunion, forment les organes, et les organes qui ne sont que le composé, l'assemblage de ces tissus réunis deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, etc. Avant Bichat, il n'y avait d'autre anatomie que celle des organes ; on ne parlait des tissus qu'à l'occasion des organes où ils se trouvent ; on ne considérait point ces tissus en eux-mêmes, et l'anatomie générale n'existait pas. Bichat a étudié chacun de ces tissus pris à part et séparé des autres ; il l'a étudié dans sa structure, dans ses propriétés, dans sa forme, dans sa constitution chimique, et nous avons eu l'anatomie générale. » Mais laissons parler Bichat lui-même. « Tous les animaux, dit-il, sont un assemblage de divers organes qui, exécutant chacun une fonction, concourent, chacun à sa manière, à la conservation du tout. Ces organes sont formés par plusieurs tissus de nature très-différente, et qui en constituent véritablement les éléments. La chimie a ses corps simples, qui forment, par les combinaisons diverses dont ils sont susceptibles, les corps composés ; de même, l'anatomie a ses tissus simples qui, par leur combinaison quatre à quatre, six à six, etc., forment les organes. »

L'analyse histologique de l'organisme, devait, nous l'avons déjà dit, naître de l'étude des membranes. En effet, étudiées isolément les membranes séreuses, fibreuses, muqueuses, c'était, en réalité, procéder à la décomposition, à l'analyse de certains organes ; c'était passer de la notion concrète d'appareil et d'organe, à l'idée abstraite et générale de système et de tissu. Etablir une classification naturelle des membranes, c'était rechercher les différences et les similitudes de structure, de texture, de forces vitales qu'elles présentent, indépendamment des fonctions remplies par les organes qu'elles enveloppent ou qu'elles concourent à former. La voie était ouverte ; il n'y avait plus qu'à la parcourir tout entière, en joignant à l'étude de trois tissus celle de tous les autres, c'est-à-dire en faisant, de la notion de tissu universalisée, la notion fondamentale de l'anatomie. « A propos d'anatomie générale, dit M. Flourens, peut-on oublier le traité de Borden sur le Tissu muqueux ou cellulaire ? C'est par ce beau traité que l'anatomie générale commence. Que fait Bichat dans son traité d'Anatomie générale ? Il prend chaque tissu l'un après l'autre, et l'étudie à part et dans son ensemble ; c'est ce qu'avait fait Borden pour le tissu cellulaire. D'où vient même ce nom de tissu appliqué aux parties primitives et simples, aux parties qui, par leur réunion, forment les parties composées ? Il vient de Borden. » Il faut rendre à Borden ce qui appartient à Borden, et à Bichat ce qui appartient à Bichat. Il est très-vrai que le mot tissu a été employé avant Bichat, et que Borden s'en est servi, mais il n'est pas moins vrai que Bichat seul lui a donné un sens précis, une portée générale. Remarquez ce titre de l'ouvrage de Borden : Recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire. Borden, on le voit, confond l'idée d'organe et celle de tissu ; ces deux mots sont pour lui synonymes. Cette confusion existe encore dans le Traité des membranes ; or, tant que cette confusion existe, on ne peut pas dire que l'anatomie générale soit constituée. Il faut que l'idée de tissu se détermine, se précise, se dégage nettement et pleinement de l'idée d'organe pour devenir une notion générale, une notion scientifique, la base d'une nouvelle anatomie. Or, c'est cette détermination qui appartient à Bichat, c'est là la gloire qui ne saurait lui être contestée et que nul ne partage avec lui. En quoi consiste cette détermination de l'idée abstraite de tissu ? En ceci que, tandis que l'idée d'organe implique celle de fonction, c'est-à-dire de fins spéciales à réaliser, le tissu, élément de l'organe, est envisagé comme le siège des forces vitales, mais en dehors de toute considération de fins. Borden considérait la vie de l'individu comme l'ensemble, la synthèse harmonieuse des vies propres des organes ; Bichat trouve, au delà de l'organe, le tissu, au delà de la vie fonctionnelle de l'organe les forces vitales, dont le tissu est le siège ; la vie propre de l'organe cesse d'être l'élément physiologique, le fond de la vie ; comme la vie totale de l'individu, elle n'est, elle aussi, qu'une synthèse harmonique de forces, de propriétés dont la science doit rechercher les lois, comme elle recherche celles des forces, des propriétés inhérentes à la nature inorganique. Suggérée par la pathologie, qui nous montre dans le même organe l'association de tissus sains et de tissus altérés, et des organes différents affectés de maladies semblables en vertu de la lésion d'un tissu commun, l'analyse histologique de l'organisme est, pour le perfectionnement de la pathologie, d'une importance qu'il est facile de comprendre ; elle en est, comme l'a dit Auguste Comte, le vrai point de départ philosophique ; en créant une anatomie nouvelle, une anatomie de tissus, elle a créé une physiologie nouvelle, une physiologie abstraite, une physiologie des forces ou propriétés vitales, qui établit un lien positif entre l'étude des fonctions et l'étude des maladies, qui domine et éclaire l'une et l'autre, et qui

embrasse dans une doctrine unique tous les lois de ces phénomènes.

Ce serait ici le lieu d'exposer et d'apprécier le vitalisme de Bichat, la doctrine des deux vies et des propriétés vitales, de rechercher les antécédents et de signaler les erreurs de cette doctrine. Nous le ferons ailleurs. (V. PROPRIÉTÉS VITALES, RECHERCHES PHYSIOLOGIQUES SUR LA VIE ET LA MORT, VIE, VITALISME.)

Après la publication du livre sur la Vie et la mort (1800), Bichat avait été nommé médecin de l'Hôtel-Dieu. L'anatomie pathologique et la thérapeutique devinrent ses études de prédilection. Il ouvrit six cents cadavres dans un seul hiver ; il expérimenta plusieurs médicaments, les prenant un à un, afin d'en étudier les rapports avec les divers tissus, avec leurs propriétés et leurs réactions sympathiques. C'est à ce point de vue qu'il méditait une réforme complète de la matière médicale. Tant de travaux et l'atmosphère impure qu'il se créait par ses préparations anatomiques altérèrent sa santé. Le 8 juillet 1802, il travaillait dans son amphithéâtre, et s'occupait à examiner les progrès de la putréfaction de la peau ; l'odeur infecte qui s'échappait du vase où il la faisait macérer, augmentée encore par l'élévation de la température, avait élogné tous les élèves. Bichat s'obstina à poursuivre ses recherches. En descendant l'escalier de l'Hôtel-Dieu, il eut une syncope, puis il fut pris d'une fièvre typhoïde qui l'emporta en quatorze jours, malgré les soins empressés de ses amis Corvisart et Leprieux. Mme Desaut, qui, depuis la mort de son mari, n'avait cessé de traiter Bichat comme son fils, ne le quitta point pendant toute sa maladie. Tous les détails qui nous ont été transmis sur Bichat par ses amis et ses élèves, Gaston, Buisson et Roux, nous le représentent comme doué des plus aimables qualités morales : franchise, candeur, modestie, générosité, désintéressement. Sa mort fut suivie d'un deuil général. Tous les professeurs et tous les élèves de l'Ecole de médecine se trouvèrent réunis autour de son cercueil. Son éloge fut prononcé par Hallé, en présence de la Faculté de Paris. Corvisart écrivit au premier Consul ces lignes mémorables : Bichat vient de mourir sur un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victime ; personne, en si peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. Le premier Consul répondit à cette communication en donnant l'ordre d'élever, à l'Hôtel-Dieu même, un monument en l'honneur de Desaut et de Bichat. En 1859, une statue de bronze a été élevée à Bichat, dans la cour de l'Ecole de médecine de Paris.

« Bichat, dit M. Flourens, a tout renouvelé et tout rajeuni, et c'est par là qu'il a eu tant d'influence sur un siècle, lui-même aussi tout nouveau, et où tout renaissait. Ajoutez qu'il avait le ton de ce siècle, qu'il en avait l'ardeur, la confiance, l'inspiration rénovatrice... Jamais vie si courte n'a été si brillante, et, ce qui est plus caractéristique encore, n'a été si complète. »

Bichat faisant des recherches sur la vie, groupe en bronze, de David d'Angers, inauguré à Bourg en 1843, aux frais des départements de l'Ain et du Jura. Le célèbre chirurgien, vêtu d'une ample redingote boutonnée à la ceinture, est assis, ou, pour mieux dire, il est appuyé à un siège très-élevé ; il a la tête découverte, tournée et légèrement inclinée vers un jeune garçon entièrement nu, placé à sa gauche. D'une main il soulève une draperie, tandis que son autre main, tenant une plume, est posée sur le cœur de l'enfant, dont il semble compter les pulsations. La physiologie du savant est douce, bienveillante, pensive ; celle du jeune garçon, empreinte d'une insouciance naïve, est des plus gracieuses. A terre sont placés : une lampe, symbole de la vie, des instruments de chirurgie et un rouleau de papier, sur lequel on lit : Recherches sur la vie et la mort. Ce groupe est admirablement composé, l'exécution en est savante et ferme.

David a représenté plusieurs autres fois Bichat, notamment dans le fronton du Panthéon, où il l'a montré mourant, en déposant ses ouvrages sur l'autel de la patrie. — La statue de bronze que l'on voit à l'Ecole de médecine de Paris est un des derniers ouvrages du sculpteur d'Angers. Elle représente Bichat debout, vêtu d'un habit, la tête nue, les bras appuyés sur la poitrine, la main droite élevant une plume, la gauche tenant un manuscrit sur lequel on lit : De la vie et de la mort. Anatomie générale. A terre sont des instruments de chirurgie, et, derrière Bichat, un écorché à demi enveloppé dans une draperie. — Les divers ouvrages que nous venons de décrire ont été lithographiés par M. E. Marc.

BICHATIE s. f. (bi-cha-ti — du physiologiste Bichat). Bot. Genre d'algues, voisin des nostocs, comprenant une seule espèce, qui croît sur les vitres humides des serres. Quelques auteurs le réunissent au genre microcyste.

BICHE s. f. (bi-che — ce mot a deux significations bien différentes, dont l'une ne s'est conservée que dans le dérivé bichon, petit chien. Ne nous occupons pour le moment que de celle-ci. Bichon vient d'un primitif biche, qui, en effet, existait dans le vieux français, et qui est assurément germanique, car il se retrouve dans la plupart des langues germaniques avec le même sens : en tudesque, bi,

bizo, chien ; en gothique, bætze, chienne ; en anglo-saxon, bice, bice ; en islandais, bickja ; en anglais moderne, bitch ; en allemand, baeze, etc. On a voulu voir dans biche une abréviation de bas-biche, et on a prétendu qu'on avait primitivement donné ce nom à une espèce de chiens caractérisés par la longueur de leurs poils ; mais il est beaucoup plus probable que ce radical, dont nous avons vu les différentes formes, dans les idiomes germaniques, est proche parent du sanscrit bhacha, même sens, et se rattache comme lui à une racine primitive bhach, aboyer. — Passons maintenant au mot biche, signifiant la femelle du cerf. Ici, les opinions varient. Les uns veulent que le mot biche soit exactement le même que celui que nous venons de voir plus haut. Il existe en allemand une singulière analogie qui pourrait appuyer leur hypothèse : c'est hündin, féminin de hund, signifiant chienne, et hindin, féminin d'un masculin qui serait hinde et signifierait cerf, voulant dire biche. Commençons par constater qu'en provençal, bicho, en piémontais becia, en anglais bisse, ont le même sens que le français biche. Cherchons une forme qui explique l'aspect de tous ces dérivés. On a dit que biche était une forme parallèle à bique, chèvre, en provençal bico ; mais alors il devient difficile d'expliquer les deux ss de l'anglais bisse. D'autres veulent y voir une dérivation, par apocope de l'initial, du latin ibex, ibicis, chamois. On retrouve, en effet, dans des textes de notre vieille langue française, le mot ibiche. On expliquerait alors facilement les différentes formes que nous avons vues plus haut ; mais on peut et on doit élever contre cette dérivation deux objections. D'abord, la filiation du sens est obscure ; comment un mot signifiant à l'origine chamois a-t-il fini par désigner la femelle du cerf ? Une autre objection plus grave, c'est que le mot biche paraît se rattacher à un radical germanique fort ancien, qui a donné, avec le sens spécial de biche, en bas allemand betze, en islandais bita, en suédois bikka, en danois bikke, etc.). Femelle du cerf : Les biches ne produisent ordinairement qu'un faon. (Buff.) Madame Grandet se dressa comme une biche effrayée. (Balz.)

La biche, encore enfant, d'épouvante bondit. DELILLE.

Notre biche étonnée à nos pieds bondissait. LAMARTINE.

Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance, Traîné du fond des bois un cerf à l'audience. BOILEAU.

— Biche des bois, des palétuviers. Petit cerf de la Guyane qui ne se retire pas devant la marée, et demeure debout et immobile sur les racines des palétuviers qui dépassent la surface des eaux.

— Terme d'affection, de cajolerie qu'on adresse à une petite fille, à une jeune femme : Je te le promets, ma petite biche. (Balz.) Ma biche, tu feras à ma volonté, dit Valérie à Crevel. (Balz.)

Mets du bois au foyer, fais-le flamber, ma biche ; Aujourd'hui justement la huche est assez riche. AUTRAN.

« Expression dont on se sert depuis peu pour désigner une femme de mœurs très-légères, une femme entretenue : Les affreux parvenus saluent jusqu'à terre une biche qui passe dans un coupé de louage. (***.) L'étudiant en droit s'oublie le plus longtemps possible dans les bras des biches d'outre-rive. (Edm. Robert.)

— Ventre de biche, Couleur d'un blanc rosâtre, comme celle du ventre de la biche : Quant à l'église, elle est badigeonnée en jaune serin et en ventre de biche. (Th. Gaut.)

Ventre de biche ! Sorte de jurement familier et qui ne dénote pas une grande colère. — Pied de biche, Forme courbée imitant celle d'un pied de biche, que l'on donne aux pieds de certains meubles : Elle avait près d'elle une vieille table à pieds de biche, sur laquelle étaient ses pelotons de laine dans un panier d'osier. (Balz.)

— Nom donné à un grand nombre d'objets divers affectant la même forme, ou même consistant en un pied de biche préparé : Le pied-de-biche d'une sonnette.

— Chir. Pied-de-biche, Instrument de dentiste. — Point. Pied-de-biche, Pinceau à poils courts, qui sert à lisser les couleurs dans la peinture sur porcelaine.

— Ichtyol. Nom vulgaire du bleu et du scombres.

— Entom. Femelle du cerf-volant.

— Blas. Serpent. On dit aussi Bisse.

— Encycl. Zool. V. CERP.

— Mœurs et cout. Le mot biche s'employait autrefois et s'emploie même encore aujourd'hui dans le langage familier en signe d'amitié. Bien qu'il ait été singulièrement prostitué, l'épicière se le paye parfois encore à l'égard de son épouse dans ses accès de bonne humeur, après une heureuse affaire dans le café ou la cannelle. Avec ses diminutifs bichette, bichon, le mot biche constituait l'un des termes qui répondent à ce mystérieux besoin qu'éprouvent à certains moments les deux sexes de se donner des noms d'animaux en guise de témoignage de tendresse : mon chien, mon chat, mon rat, loulou, louloute, ma biche, etc., n'ont pas d'autre origine.

Autrefois, dans les relations conjugales sur-

tout, le mot biche était charmant, seyant bien à la bouche, caressant doucement l'oreille ; et, malgré son corrélatif menaçant, le mari pouvait le prononcer sans peur, l'épouse l'entendre sans reproche ; c'était vraiment romanesque, et digne des siècles de Scipion et de Bayard, dont la continence est passée à l'état de légende. Mais, hélas ! les temps ont bien changé : le papillon redevient chenille ; la rose tourne au gratte-cul, et, depuis une dizaine d'années, cette douce appellation menace de devenir

Chez la race future, Comme au temps de Néron, la plus cruelle injure ;

en un mot, biche est le synonyme de femme entretenue. Eh bien, malgré cela, ces deux syllabes font des jaloux : grue, cocotte, crevette, dame du lac, lui disputent l'empire et le traitent lui-même comme il a traité Lorette, son honorable congénère. Hâtons-nous donc, pendant qu'il en est temps encore, de fixer le sens qui s'attache à cette désignation éphémère ; car les titres de noblesse que se payent ces demoiselles sont comme leur teint fardé, leur éclat emprunté, leur beauté menteuse, leur jeunesse équivoque : autant en emporte le vent.

Les poètes et les romanciers à tous crins renchérissent encore sur ces mots, qu'ils trouvent trop vulgaires, et pour peindre l'objet d'un amour qui s'élève à la température du tropique, ils disent sans rougir : Ma tigresse. C'est ainsi que, dans Hernani, notre grand poète faisait dire à dona Sol ce vers robuste :

'Vous êtes, mon lion, et noble et généreux.

Mais Mlle Mars, à laquelle le titre de lionne faisait dresser les cheveux sur la tête, s'obstinait à dire :

Vous êtes, monseigneur, et noble et généreux.

Le poète lui en fit timidement l'observation : « Oh ! monsieur Hugo, répondit l'actrice, vous ne voudrez pas m'obliger à appeler Beauvallet mon lion. » L'auteur tint bon, et fit remarquer, hardiment cette fois, à Mlle Mars, qu'elle était dona Sol, et que Beauvallet était Hernani. L'actrice se le tint pour dit, ce qui n'empêcha pas la femme, le jour de la première représentation, de dire, en lançant vers la loge de l'auteur un regard chargé de malice :

Vous êtes, monseigneur, et noble et généreux.

Mais revenons à nos biches, et laissons le ton plaisant ; car, sous l'apparente puérilité de cette étude, se cache tout un côté sérieux des mœurs de notre âge, et les moralistes, M. Dupin l'a prouvé, peuvent trouver matière à un enseignement dans ces excroissances et ces variations de langage.

La lorette, inventée, dit-on, par M. Nestor Roqueplan, et chantée par M. Gustave Nadaud, n'a guère survécu à la révolution de Février. La biche est venue, représentant le même monde galant, mais avec une insolvabilité nouvelle et avec un degré d'insolence inconnu à sa devancière. La lorette était relativement simple et de mœurs paisibles : la biche arbore les toilettes les plus riches et les plus tapageuses, et donne sa vie en spectacle. Elle passe une moitié du jour à dormir, l'autre à se teindre, à s'habiller et à se promener ; la nuit à souper, à jouer, etc., etc. Elle assiste à toutes les premières représentations ; elle va aux courses de Longchamps, de la Marche, de Chantilly et de Vincennes. On l'y voit, traînée en voiture à la Daumont, ou conduisant elle-même sa victoria ou son panier. Le lac du bois de Boulogne la connaît bien, et les arbres des Champs-Élysées s'inclinent amicalement sur son passage. L'été, elle est à Bade, à Hombourg, ou aux bains de mer. Partout elle étale son luxe, son maquillage et son insolence. C'est elle qui crée ou qui édite les modes, et le vrai monde copie puérilement ses moindres fantaisies. Emile Augier — et nous sommes bien aise d'avoir pour nous, en pareille matière, l'autorité d'un académicien — fait dire à l'un des personnages de sa dernière pièce, la Contagion : « Maintenant que les femmes du monde imitent les biches, pourquoi les biches n'imiteraient-elles pas les femmes du monde ? »

La biche possède — ou possédait — des voitures, des diamants, des dentelles et des titres de rente. Tout Paris s'occupe d'elle ; les gens du monde vont à ses bals, les journaux enregistrent ses faits et gestes ; bien plus, ces dames ont leur chronique, leur gazette, leur journal — cela s'appelle Colombine, je crois — où elles nous mettent de moitié dans leur politique. « A bas les hommes ! le daim est un hanquier donné par la nature, etc., etc. », et les voilà nous initiant effrontément à leurs faits et gestes :

... J'étais là ; telle chose m'avint ;

Vous y croirez être vous-même.

Grâce à la sottise des uns — la biche appelle le daim — à l'indifférence de la foule et au relâchement de la morale, cette famille de modernes Phryniens prend le haut du pavé et devient presque un Etat dans l'Etat. Les étrangers ne sont pas éloignés de prendre la bicherie pour une institution.

Il y a naturellement la haute bicherie, qui compte dans son sein les ambitieuses arrivées, les fortes biches ; et la bicherie mineure, où fourmillent les petites biches, qui toutes ont les regards fixés sur les hôtels et les équipages